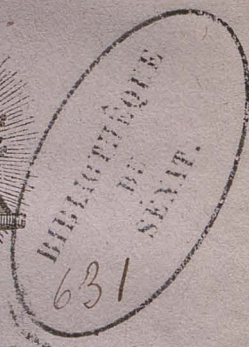
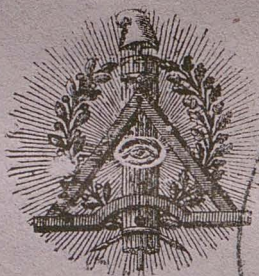


20

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

CHRISTOPHE DUBOIS,
FAIT HISTORIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSE;
MÉLÉ DE VAUDEVILLES;

Par F. P. A. LÉGER.

*Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre du Vaudeville, le primidi 21
Vendémiaire, an troisième de la République.*

Prix : Trente sols.



A PARIS,

Chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville,
Et à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

An Troisième.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les CC. et Cnes.
CHRISTOPHE DUBOIS, cocher de place.	<i>Delpéch.</i>
JAVOTTE, sa Femme.	<i>Delaporte, jeune.</i>
NICOLE, mère de Javotte.	<i>Vée.</i>
Le Citoyen DURAND.	<i>Rozières.</i>
Un Commissaire de Police.	<i>Vertpré.</i>

La Scène est à Paris, chez Christophe Dubois.

D É D I C A C E.

A LA SOCIÉTÉ POPULAIRE DE BERNAY.

C I T O Y E N S ,

C'est aux vrais Républicains, aux vrais amis de la Patrie qu'on doit faire hommage de tout ce qui tend à propager les principes de la justice et de la vertu. A ce titre, j'ose vous dédier un Ouvrage où ces principes sont consacrés. Si vous agreez mon offrande patriotique, ce ne sera pas le moindre mérite de la Pièce.

Salut et Fraternité.

Votre Concitoyen.

L É G E R.

CHRISTOPHE DUBOIS,

FAIT HISTORIQUE.

*Le Théâtre représente une chambre mal meublée ;
au lever du rideau , Christophe , Javotte et
Nicole sont à table : ils sont censés avoir fini
de déjeuner.*

SCENE PREMIERE.

CHRISTOPHE, JAVOTTE, NICOLE.

CHRISTOPHE.

AIR : Nouveau. (du C. Deshayes.)

Avec vous quand je suis à table,
Pour faire un repas délectable,
La moindre chose me suffit.
Ce n'est pourtant pas gourmandise ;
Mais près de l'objet qu'on courtise,
On a toujours bon appétit.

JAVOTTE.

Comme tu es galant aujourd'hui , Christophe !

CHRISTOPHE.

Il est vrai qu'il n'est pas ordinaire de voir un mari
conter fleurette à sa femme ; mais nous sommes dans
dans le siècle des miracles.

(4)

JAVOTTE.

Même air.

Ce repas que je te prépare
N'est trop fastueux ni trop rare,
De ton travail c'est le produit;
Mais auprès de ta bonne amie,
Tâche, Christophe, je t'en prie,
D'avoir toujours bon appétit.

NICOLE.

Même air.

Javotte, ne sois pas en peine;
Du nœud charmant qui vous enchaîne,
Tu sais combien il s'applaudit.
Sans trop aimer la bonne chère,
Près d'un morceau friand, ma chère,
On a toujours bon appétit.

JAVOTTE.

A ta santé, mon gros.

CHRISTOPHE.

A la tienne, mon cœur.... Allons donc, ma mère,
vous êtes en retard... Là... ça ne fait point de mal...
Maintenant, il s'agit de retourner faire mes courses.

JAVOTTE.

Tu as bien du mal, mon pauvre homme!

CHRISTOPHE.

Parbleu! on n'est pas dans ce monde, pour ne rien
faire.

AIR: *Nouveau*, (du C. Léger.)

C'est pour ma femme et pour ma mère
Que je travaille jour et nuit.
Pour moi la peine est bien légère,
Puisque vous en avez le fruit.
Croyez que par le ciel prospère
Si mes vœux étaient exaucés,
Je n'apporterais jamais assez.

JAVOTTE.

Même air.

Pour moi je connais ta tendresse,
Et je sais quel est ton bon cœur;

Mais ce n'est pas dans la richesse ,
 Que l'on trouve le vrai bonheur ,
 Nous gagnons peu , je le confesse ,
 Mais lorsque nos vœux sont sensés ,
 N'en a-t-on pas toujours assez !

C H R I S T O P H E .

Quoique ça , ce n'est pas pour me vanter ; mais de
 tous les gens de mon état , il n'y en a pas beaucoup
 dont la boutique soit mieux achalandée que la mienne.

N I C O L E .

Oh ! je sais , Christophe , que pour mener lestement
 un sapin , tu n'as pas ton pareil.

C H R I S T O P H E .

Oh ! je dis , cela dépend de ceux que je conduis...
 Autrefois , par exemple....

Air : *De la croisée.* (du C. Ducray .)

Lorsque je menais au palais
 Les noirs suppôts de la chicane ,
 Ou bien a des soupers secrets
 De jeunes blondins en soutane ,
 J'allais au pas ; aussi plusieurs
 Se plaignaient-ils de ma conduite....

Mais c'est égal ; car en allant le plus doucement du
 monde.....

Pour les plaideurs et pour les mœurs ,
 J'allais encor trop vite. (bis.)

Mais quand plus d'une heureuse loi
 Nous a délivrés des despotes ;
 Nous sommes , mes chevaux et moi ,
 Toujours prêts pour les patriotes.
 Bien sûr que tout bon citoyen
 Ne va qu'on la vertu l'invite....

Je galoppe , je galoppe , ventre à terre , parce que
 je dis :

Celui qui va faire le bien ,
 Ne peut aller trop vite. (bis.)

N I C O L E .

C'est bien dit , Christophe ; mais c'est encore mieux
 pensé.

CHRISTOPHE.

Ah ! ça , au revoir ; voilà deux jours que je me repose ; hier , Jérôme avait ma voiture , je n'ai rien fait , il faut aujourd'hui réparer le tems perdu.

JAVOTTE.

A propos , Christophe , c'est aujourd'hui l'échéance du billet de cent livres que le citoyen Durand t'a fait souscrire pour soixante qu'il t'a prêtées.

CHRISTOPHE.

C'est ma foi vrai.

JAVOTTE.

C'est aussi l'échéance du second terme du loyer que nous lui devons ; il ne va pas manquer de venir exactement réclamer le paiement de toutes ces sommes.

CHRISTOPHE.

Eh bien ! le diable m'emporte si j'en ai la première obole.

NICOLE.

Nous voilà bien ! et tu crois bonnement qu'un usurier qui prête à vingt pour cent par mois te donnera du répit ?

CHRISTOPHE.

Il faudra pourtant bien qu'il attende.

JAVOTTE.

Mais , s'il se fâche ?

CHRISTOPHE.

Il s'apaisera.

NICOLE.

S'il nous met à la porte ?

CHRISTOPHE.

Nous irons demeurer ailleurs.

(7)

JAVOTTE.

Et s'il fait vendre nos meubles ?

CHRISTOPHE.

La vacation ne se sera pas longue.

JAVOTTE.

Tu prends les choses bien tranquillement ! Si tu savais pourtant combien tu as de raison de te débarasser promptement de ce personnage-là, tu ne rirais pas de notre détresse.

CHRISTOPHE.

Mais ce n'est pas un arabe que ce citoyen Durand, il sera possible de lui faire entendre raison.

NICOLE.

Pour celui-là, c'est difficile.

CHRISTOPHE.

Mais quel mal vous a-t-il donc fait, pour que vous lui en vouliez tant l'une et l'autre ! ... Allons, allons, pas de préventions. Si je fais une bonne journée, je lui donnerai un à compte ; quand on fait ce qu'on peut, il n'y a rien à dire.

JAVOTTE.

Sois sûr que tu n'en obtiendras rien.

CHRISTOPHE.

AIR : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.* (de Chardin.)

Puisque ces maux sont incertains,
Dissipez vos frayeurs extrêmes ;
En bons et francs républicains
Jugeons des autres par nous-mêmes ;
Par un soupçon peu réservé
Ne flétrissons jamais leur gloire.
Tant que le mal n'est pas prouvé,
C'est toujours le bien qu'il faut croire.

Ah ! ça, au revoir, à tantôt. (*Il prend son fouet et sort.*)

SCENE II.

JAVOTTE, NICOLE.

NICOLE.

ECOUTE donc, Javotte; voilà ton mari parti !

JAVOTTE.

Oui, ma mère.

NICOLE.

Il faut que tu me dises maintenant ce qui te donne depuis plusieurs jours, et sur-tout depuis hier matin, un air triste et rêveur !

JAVOTTE, avec une gaieté forcée.

A moi ? vous vous trompez, ma mère, je suis très-gaie.

NICOLE.

Comment ! du mystère ! de la réserve, avec moi ! celui-là est joli, par exemple ; avec moi, qui suis la prudence et la discrétion même.

JAVOTTE.

Mais, ma mère, je vous assure....

NICOLE.

AIR : *Si l'on pouvait briser la chaîne.* (du C. Léger.)

Pourquoi ces résistances vaines ?

Dis-moi ce qui peut t'affliger.

Si ton cœur éprouve des peines,

C'est à moi de les partager.

Sur de certains objets se taire,

C'est quelquefois un bon parti ;

Mais on peut bien dire à sa mère

Ce que l'on cache à son mari. (bis.)

JAVOTTE.

Je puis vous jurer que vous êtes dans l'erreur.

NICOLE.

De l'obstination ! de l'entêtement ! c'est trop fort aussi... Certainement, ce n'est pas que je sois curieuse ; mais il y a de quoi me rendre malade en me cachant ce que je voudrais savoir.

JAVOTTE.

C'est vous tourmenter pour bien peu de chose.

NICOLE.

Vous croyez cela ? Eh bien ! citoyenne, puisque je ne mérite pas votre confiance, puisque je ne puis connaître vos secrets, votre mari sera peut-être plus heureux ; vous lui direz ce que vous avez dans l'ame ; je le prierai de vous demander ce que signifie une petite lettre que vous avez reçue hier matin et que je vous ai vue serrer avec beaucoup de précipitation quand je suis entrée.

JAVOTTE, vivement.

Gardez-vous bien de lui en ouvrir la bouche.

NICOLE.

Ah ! cette lettre cache donc quelque mystère ?

JAVOTTE.

Non pas précisément ; mais...

NICOLE.

Mais, mais ; il faut me dire ce que c'est.

JAVOTTE.

Vous me promettez le secret ?

NICOLE.

C'est tout simple.

J A V O T T E.

Songez que la moindre indiscretion peut causer des maux irréparables.

N I C O L E.

Je sais cela.... Allons au fait.

J A V O T T E , lui donnant une lettre.

Tenez , lisez.

N I C O L E.

Eh ! mais , dieu me pardonne , elle est du citoyen Durand ! (Elle lit.)

» Ma chère amie. »

» Je suis riche et vous êtes pauvre , vous êtes ch. r-
» mante et j'ai des yeux , vous êtes mariée et je suis
» garçon ; mais si vous voulez profiter de tout le bien
» que peut vous faire un homme qui vous adore , faites
» tous vos efforts pour rompre un hymen mal assorti ,
» à moins que vous ne trouviez un moyen plus simple
» de couronner la flamme du tendre , du sensible , de
» l'amoureux , du passionné

D U R A N D. »

Ah ! le vieux coquin.

» P. S. Sous prétexte d'aller chercher mon argent , j'irai
» demain , quand je croirai votre mari sorti , prendre
» la réponse , puisse-t-elle m'être aussi favorable , que
» je le desire et que je le mérite. »

Le malheureux ! Mais a-t-on jamais vu pareille infamie ?

A I R : Il m'en souvient confusément. (de L. Jadin.)

Il faut qu'un maudit usurier
Trouble l'union la plus pure ;
Pour qui fait un pareil métier ,
Rien n'est sacré dans la nature.
Non content d'envahir le bien
D'un pauvre voisin qu'il affame ;
Il veut , pour ne lui laisser rien ,
Accaparer , jusqu'à sa femme.

(II)

JAVOTTE.

Heureusement les derniers mots n'en sont pas dits.

NICOLE

Eh! pourquoi n'en as-tu pas averti Christophe?

JAVOTTE.

A' quoi bon l'inquiéter inutilement, il ne pourrait y apporter aucun remède.

NICOLE.

Ecoutez, ma fille; si vous vous estimez vous-même, si vous aimez véritablement votre mari, voilà le moment de ne lui rien cacher.

JAVOTTE.

AIR: *Pour vous je vais me décider.* (de Chardiny.)

C'est par amour pour mon époux
Que je veux garder le silence;
D'un vil suborneur savons-nous
Jusqu'où peut aller la vengeance!
Souvent il faut, quoiqu'à regret,
D'un homme flatter la chimère,
Non pour le bien qu'il nous a fait,
Mais pour le mal qu'il peut nous faire. (bis.)

NICOLE.

Même air.

On peut excuser une erreur
Commise par inconscience;
Mais ce qui prouve un mauvais cœur,
Ne mérite aucune indulgence.
Pour les méchants point de pitié;
Retenons bien cette maxime,
Qu'on est criminel à moitié,
Quand on compose avec le crime. (bis.)

(Durand frappe.)

JAVOTTE.

Je crois qu'on frappe?

NICOLE.

Qui est là?

(12)

DURAND, *en dehors.*

Ouvrez, s'il vous plaît.

NICOLE.

C'est l'homme en question.

JAVOTTE.

Retirez-vous, ma mère; je vais l'éconduire le plus promptement possible.

NICOLE.

Et sur-tout traite-le comme il le mérite. (*Elle sort.*
Javotte va ouvrir.)

SCENE III.

DURAND, JAVOTTE.

DURAND.

Bon jour, belle, charmante, adorable Javotte.

JAVOTTE, *froidement.*

Bon jour, citoyen Durand.

DURAND.

AIR: *Des cinq voyelles.*

Je viens, ma chère, en propre original,
Savoir, à mon amour loyal
Si le tien est égal;
Des aujourd'hui, sans scandale,
De la chaîne nuptiale
Romps le nœud fatal;
De tous mes vœux c'est le point capital,
Que ton cœur amical
Du bonheur conjugal,
Devant le corps municipal,
Me donne le signal.

(13)

JAVOTTE.

Comme vous allez vite en affaire !

DURAND.

Quand on brûle pour un aussi joli minois , il est permis d'être pressé.

JAVOTTE.

Vous êtes bien honnête !

DURAND.

Le cher époux est sorti ?

JAVOTTE.

Dans l'instant.

DURAND.

Personne en ce cas ne troublera notre tête à tête...
Dis-moi , ma petite mère , as-tu lu ma lettre ?

JAVOTTE.

Oui , citoyen.

DURAND.

Eh bien ! as-tu délibéré dans ta sagesse ?

JAVOTTE.

La question n'était pas difficile à résoudre.

DURAND.

Tu as donc pris un arrêté ?....

JAVOTTE.

Sans hésiter un seul instant.

DURAND.

Sans hésiter ! mais c'est charmant ! Je ne doutais pas que mes vœux ne fussent parfaitement accueillis ; mais , en vérité , l'empressement que tu mets à me rendre heureux ajoute encore un nouveau prix à mon bonheur.

AIR: *Ah ! de quel souvenir affreux !* (de Devienne.)

A rompre un nœud mal assorti ,
Puisqu'enfin ton cœur se décide ;
Crois qu'en devenant ton mari ,
J'aurai toujours l'amour pour guide.
Amant cheri , pour ton bonheur
Je ferai tout , je le proteste ;
Je suis , quand j'aime avec ardeur.
Pour l'objet qui séduit mon cœur...

J A V O T T E.

Daignez m'épargner le reste. (bis.)

D U R A N D.

Comment ! tu fais des façons !

J A V O T T E.

C'est que vous êtes dans l'erreur , citoyen.

D U R A N D.

Dans l'erreur ! voilà , par exemple , qui est singulier.

J A V O T T E.

Citoyen , je sais ce que je dois à mon époux , ce
que je me dois à moi-même , et certes , ce n'est pas
vous qui me le ferez oublier.

D U R A N D.

Friponne , tu veux te faire valoir.... Au reste , c'est
excusable dans une jolie femme.

J A V O T T E.

Brisons là , je vous prie , et finissons un entretien
qui m'offense. (Elle veut sortir.)

D U R A N D , la retenant

Un moment , un moment ! je ne me tiens pas pour
battu.... Songe donc , ma belle amie , qu'avec toutes
les qualités nécessaires pour prétendre à la fortune ,
on souffre de te voir dans un état où tu n'es pas à
ta place.

J A V O T T E.

Et si je m'y trouve bien ?

(15)

D U R A N D.

Cette chambre incommode, mal meublée, sied mal
à tant de charmes.

J A V O T T E.

L'amour et l'amitié l'embéllissent nuit et jour, cet
ameublement en vaut bien un autre.

D U R A N D.

Mais enfin, jeune et jolie comme tu l'es, il est affreux
de ne pouvoir rien donner à sa parure.

J A V O T T E.

AIR : *Vaudeville de la Papesse Jeanne.* (du C. Léger.)

Le républicain généreux
Du faste aisément nous dispense ;
On est toujours bien à ses yeux,
Quand on est mise avec décence,
Par des ornemens superflus
On n'embellit point la nature ;
Un cœur sensible et des vertus,
Voilà la plus belle parure. (bis.)

D U R A N D , à part.

Elle a réplique à tout. (Haut.) Tu veux donc me
réduire au désespoir ?

J A V O T T E.

Adieu, citoyen.

D U R A N D.

AIR : *Aimable jeunesse.* (de Floquet.)

L'amour t'en conjure,
De la flamme la plus pure,
D'une manière aussi dure,
Ne rejette point les vœux.

J A V O T T E.

Je suis bien sensible
À cette flamme invincible ;
Mais il ne m'est pas possible
De vous rendre heureux.

DURAND.

Ces yeux où respire
L'amour avec son empire,
Ce doux et tendre sourire,
Si bien faits pour charmer ;
Quand on les adore ,
De rigueur encore
Pourraient-ils s'armer !

DURAND.

Cède à ma tendresse ,
O mon aimable maîtresse !
Partage de mon ivresse
Et les transports et les feux !
Pourquoi te défends-tu ?
Puisque ton cœur sait m'entendre ,
Fais de l'amant le plus tendre ,
Un amant heureux.

JAVOTTE.

Ces discours me blesse ,
Jamais de votre tendresse
Je n'écouterai l'ivresse ,
Ni les transports ni les feux.
Cessez d'y prétendre ,
Mon cœur ne peut vous comprendre ;
Ailleurs, pour vous faire entendre ,
Soyez plus heureux.

*Elle sort vivement par la
porte d'entrée.*

SCENE IV.

DURAND, *seul.*

ELLE me fuit , donc elle me craint ; elle me craint ,
donc je suis dangereux ; je suis dangereux , donc je
réussirai.

AIR : *Des fleurettes.*

Où , de l'objet que j'aime
J'aurai tous les attraits ;
Sa résistance même
Me répond du succès :
Car femme , en cette occurrence ,
Tout près de capituler ,
Doit un moment reculer ,
Par bienséance.

Quoique je sois sûr de mon fait , il faut cependant ,
pour faciliter ma conquête , m'assurer des intelligences
dans la place.... Voici la maman ; tâchons , en lui faisant
des compliments , de la mettre dans nos intérêts.

SCENE

SCENE V.

DURAND, NICOLE.

NICOLE.

COMMENT ! tout seul ici ?

DURAND.

Je quitte Javotte à l'instant.... Mais , en vérité , ma chère Nicole , plus je vous regarde , plus il me semble que vous rajeunissez tous les jours.

NICOLE.

Citoyen , vos yeux sont bien honnêtes.

DURAND.

Oh ! je ne vous flatte point ; c'est l'exacte vérité.

AIR : *Nouveau.* (du C. Léger.)

Sur votre bouche demi close ,
Brille encore un vif incarnat ;
Vos traits charmans ont de la rose
Toute la fraîcheur et l'éclat.
Combien cet embonpoint , qui si bien se compose ,
Doit à l'amour offrir d'appas !
Quand il vous presse dans ses bras ,
Il s'aperçoit du moins qu'il presse quelque chose.

NICOLE.

Mais , en vérité , vous êtes aujourd'hui d'une galanterie !....

DURAND.

Dites plutôt d'une justice... bien équitable. (à part.)
Ça prend , appuyons.

NICOLE , à part.

Je le vois venir. Tenons-nous bien.

(18)

DURAND.

Quels éloges peut-on vous donner qui ne soient bien au-dessous de ceux que vous méritez ?.... Vous êtes si bonne mère.

NICOLE.

C'est mon devoir.

DURAND.

Aussi tout ce qui peut contribuer au bonheur de votre aimable fille est-il certain d'être bien accueilli de votre part.

NICOLE.

C'est selon.

DURAND.

Elle est heureuse avec son mari ?

NICOLE.

Beaucoup.

DURAND.

Mais si on lui donnait les moyens de l'être d'avantage ?

NICOLE, à part.

Nous y voilà.

DURAND.

Par exemple , si un homme aimable et fait pour être aimé , si un homme riche enfin , se présentait pour l'affranchir avec vous de l'état de détresse où vous vivez , la proposition ne vous déplairait pas ?

NICOLE,

Oh ! mon dieu ! non.

DURAND.

Vous seriez la première à prendre tous les petits arrangemens nécessaires en pareille circonstance.

NICOLE.

Sans contredit.

(19)

DURAND.

Vous êtes charmante ; et demain je serai votre gendre.

NICOLE.

Vous !

DURAND.

C'est presque arrangé. Javotté consent à divorcer. Il y a bien encore un peu d'irrésolution ; mais un mot de la chère maman , aplanira toutes les difficultés et lèvera tous les scrupules.

NICOLE.

Certainement , citoyen.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Ne doutez pas que , pour vous plaire ,
Je ne lui dise en abrégé ,
Que la vertu n'est que chimère ,
Et l'honneur un vain préjugé.
Qu'enfin je ne conçois pas comme (bis.)
Elle hésite , avec tant d'appas ,
D'abandonner un honnête homme ,
Pour en prendre un qui ne l'est pas.

DURAND.

Plait-il ?

NICOLE.

N'est-ce pas cela que vous voulez que je lui dise ?

DURAND.

Entendons-nous.

NICOLE.

C'est entendu. Il faudrait être bien aveugle , bien ennemie de son bonheur , pour ne pas se prêter à tout ce qui peut plaire à un joli jeune homme comme vous.

DURAND.

Tenez , maman , ne plaisantons pas et allons au fait.

N I C O L E.

Je parle très-sérieusement ; c'est qu'en vérité , vous êtes adorable ! et plus je vous regarde , plus il me semble que vous rajeunissez tous les jours.

Air : *Nouveau.* (ci-dessus.)

Sur votre bouche demi close
Brille encor un vif incarnat ;
Vos yeux charmans ont de la rose
Toute la fraîcheur et l'éclat.

Combien cet embonpoint , qui si bien se compose,
Doit à l'amour offrir d'appas !

Quand il vous presse dans ses bras ,
Ils s'aperçoit du moins qu'il presse quelque chose. (bis.)

D U R A N D.

Oh ! ça , écoutez donc la mère , est-ce que vous allez vous monter sur le ton du persiflage ?

N I C O L E.

Dieu m'en garde , citoyen.

D U R A N D.

C'est que quand je parle avec franchise , quand je fais des propositions.....

N I C O L E.

Très-honnêtes !

D U R A N D.

Qui ne doivent choquer personne , je n'aime pas qu'on me badine , entendez-vous ? (à part.) Puisque la douceur ne réussit pas , essayons un autre moyen. (Haut.) Parlons d'autre chose. Je viens savoir si l'argent qu'on me doit est prêt , car je ne suis pas d'humeur à accorder aucun délai.

N I C O L E.

Pour celui-là , c'est à Christophe qu'il faut vous adresser.

D U R A N D.

Le billet est échu ; il a dû , avant que de sortir ;

en laisser le montant , et je vais de ce pas chez mon huissier , lui donner ordre de faire les poursuites et diligences nécessaires.

N I C O L E, *riant.*

Vous êtes expéditif !

D U R A N D.

Vous croyez peut-être que je plaisante ? Eh bien , je puis vous certifier que mon huissier a toutes les pièces entre ses mains , et je puis vous prouver par son récépissé..... (*Il cherche dans ses poches.*) Ah ! mon dieu ! mon dieu ! mon dieu !

N I C O L E.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

D U R A N D.

Je suis perdu !

N I C O L E.

Est-ce qu'il se trouve mal ?

D U R A N D.

On me l'aura volé !

N I C O L E.

Quoi ?

D U R A N D.

Oui , je l'aurai laissé dans ce fiacre que je viens de quitter sur la place.... Courons vite , il n'y a pas une minute à perdre. (*Il sort précipitamment.*)

S C E N E V I.

NICOLE, seule.

JE suis perdu ! on me l'a volé ! je l'aurai laissé dans le fiacre !... Qu'est-ce qu'il a donc perdu, le cher homme ?... Pour peu que cela soit de conséquence, il faut convenir que c'est payer un peu cher les conversations qu'il vient d'avoir avec nous.... Au surplus, je ne le plains pas.... A qui mal veut, mal arrive ; et c'est juste ; car enfin....

AIR : *Jeunes beautés au regard tendre* (de Foignot.)

Quel pourrait être l'avantage
D'avoir le cœur droit et loyal,
Si le méchant et l'homme sage
Devaient jouir d'un sort égal !
Aussi le ciel après du vice
Met le chagrin, bien entendu,
Comme il a mis dans sa justice
Le plaisir près de la vertu. (bis.)

S C E N E V I I.

NICOLE, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, *accourant.*

MA mère ! ma femme ! tout le monde l'accourez tous, vite, vite !

NICOLE.

Ah ! mon dieu, mon ami, que t'est-il donc arrivé ?

CHRISTOPHE.

Rien que d'heureux.... Est-ce que Javotte est sortie ?

(23)

NICOLE.

Elle est chez la mère Simon.

CHRISTOPHE.

Faites-moi le plaisir d'aller la chercher.

NICOLE.

C'est donc bien pressé ?

CHRISTOPHE.

Vous saurez ce que c'est à votre retour.

NICOLE.

Je ne tarderai pas , je t'assure. (Elle sort.)

SCENE VIII.

CHRISTOPHE, seul.

ON a bien raison de dire qu'il ne faut jamais désespérer de rien ; je n'avais pas le sol , et voilà de l'argent qui m'arrive comme par miracle. Voyons un peu ma petite fortune. (Il étale les assignats sur une table.) Le joli coup d'œil !... Comme cette monnoye vous réjouit agréablement la prunelle ! Deux et deux font quatre , et deux font six , et quatre font dix , et deux font douze , douze cent cinquante livres. Douze cent cinquante livres ! J'espère que me voilà joliment dans mes affaires ! Ainsi , ma femme et ma mère n'auront plus rien à désirer.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.* (de Desaugiers.)

Si le sort comble enfin mes vœux ,
S'il m'affranchit de ma détresse ;
C'est pour faire ici des heureux ,
Que je suis fier de ma richesse.
Bien aisément on le conçoit ,
Car un bon fils , car un bon pere
Jouit moins du bien qu'il reçoit ,
Que de tout le bien qu'il peut faire.

Ainsi, c'est arrangé ; je paye mes petites dettes , je m'arrondis dans mon petit ménage , je procure à ma mère et à ma petite femme , de petites douceurs ; et le reste... Le reste !... Qu'est-ce que je dis donc , moi ? Cet argent m'appartient-il , pour en disposer si lestement ? Malheureux ! sais-tu si cette somme , que tu as trouvée dans ta voiture , n'est pas le fruit du travail et des sueurs d'un pauvre père de famille ?.... Pendant que tu te livres à une joie indiscrete , celui qui l'a perdue est peut-être en proie au désespoir le plus accablant !... Ah ! remettons la somme entière dans le porte-feuille , et par une prompte restitution , expions la faute déjà trop grande , d'avoir un seul instant composé avec l'honneur et le devoir.

AIR : *Précédent.*

J'aurais , j'en conviendrai tout haut ,
Grand besoin de pareille somme ;
Mais ce qu'on trouve est un dépôt
Toujours sacré pour l'honnête homme.
D'une honorable pauvreté,
Je puis m'enorgueillir , je pense ;
On est , avec la probité ,
Riche au milieu de l'indigence. (bis.)

Voilà nos femmes ; pour éviter les tentations , ne
sonnons mot de notre affaire.

SCENE IX.

CHRISTOPHE , NICOLE , JAVOTTE.

NICOLE.

AVANCE donc , javotte.

JAVOTTE.

Mais je suis aussi pressée que vous , ma mère.

NICOLE.

Eh bien , Christophe , nous voilà ; nous sommes , ma foi , tout essoufflées.

CHRISTOPHE.

Oh ! je sais que quand il s'agit d'apprendre du nouveau les femmes sont alertes.

JAVOTTE.

Qu'as-tu donc de si pressé à nous dire ?

CHRISTOPHE.

Moi ! rien du tout.

NICOLE.

Comment ! rien !

JAVOTTE.

Pourquoi donc cet empressement à m'envoyer chercher ?

CHRISTOPHE.

Pour me procurer le plaisir de vous voir.

JAVOTTE.

Tiens , Christophe , tu ris , il y a quelque chose là-dessous , j'en suis sûre.

CHRISTOPHE.

Et tout de suite voilà les petites têtes qui travaillent ; ô les femmes !...

JAVOTTE.

Je t'en prie , mon ami , ne nous fais pas languir.

NICOLE.

De grace , ne nous fais pas sécher sur pied.

JAVOTTE.

AIR : Viens par ici.
Point de façon.

NICOLE.

Point de façon.

JAVOTTE.

Mais parle donc.

NICOLE.

Mais parle donc.

JAVOTTE.

Qui te ramène à la maison ?

NICOLE,

Qui te ramène à la maison ?

JAVOTTE.

Est-ce un malheur ?

NICOLE.

Est-ce un plaisir ?

JAVOTTE.

Devons-nous rire ?

NICOLE.

Ou bien gemir ?

E N S E M B L E.

Explique-toi , point de lenteur ;
Est-ce plaisir , peine ou malheur ?

CHRISTOPHE.

Ni l'un ni l'autre ; mais plutôt l'un que l'autre.

NICOLE.

C'est fort clair.

JAVOTTE.

Que tu es un homme insupportable ! Ah ! ça , veux-tu parler ?

CHRISTOPHE.

Non.

NICOLE.

Veux-tu nous dire enfin , sur quel pied il faut danser ?

CRISTOPHE.

Ce sera sur celui que vous voudrez.

JAVOTTE.

La patience va m'échapper.

CHRISTOPHE.

Tu courras après.

NICOLE.

Si j'éclate une fois , je vas casser les vitres.

CHRISTOPHE.

On les fera remettre.

JAVOTTE, *le carressant.*

Allons , mon cher Christophe , mon bon ami , mon cher petit époux , un peu de complaisance , je t'en prie , je t'en supplie.

CHRISTOPHE.

Des douceurs ! des caresses !.... je n'y tiens plus !... il faut que je parle.... Apprenez donc que j'ai maintenant un trésor entre les mains.

JAVOTTE.

Un trésor !

CHRISTOPHE.

Une somme d'argent considérable.

NICOLE, et JAVOTTE, *lui sautant au col.*

Une somme d'argent considérable !

(*Durand frappe en dehors.*)

CHRISTOPHE.

On frappe. Tenez : ma mère , allez serrer ce porte-feuille dans la commode.

N I C O L E, *avec joie.*

Donne, mon ami, donne.... Une somme d'argent considérable. Mais c'est pour en mourir de joie. (*Elle sort. Javotte va ouvrir.*)

S C E N E X.

DURAND, CHRISTOPHE, JAVOTTE.

D U R A N D, *très-durement.*

Bon jour, Christophe.

C H R I S T O P H E.

Citoyen, votre serviteur.

D U R A N D.

Je viens chercher de l'argent.

J A V O T T E.

Vous ne pouviez pas arriver plus à propos....

C H R I S T O P H E.

Oui, car je n'ai pas le sou.... (*à part à sa femme.*)
Silence !

J A V O T T E.

Il plaisante, citoyen, il vient de recevoir une somme d'argent considérable.

C H R I S T O P H E.

Mais veux-tu te taire.

J A V O T T E.

Mais pourquoi donc ne pas payer cet homme sur le champ et le renvoyer ?

D U R A N D.

Ah ! ça , pas tant de cérémonie , je n'ai pas le tems d'attendre..... Cent livres pour deux termes de loyer , cent livres pour l'acquit d'un billet que voici ; tout cela forme une somme de deux cent livres.

C H R I S T O P H E.

Que je vous payerai..... quand je pourrai.

D U R A N D.

Vous avez de l'argent , il faut payer tout de suite.

C H R I S T O P H E.

Quand je dis que j'en ai , c'est-à-dire que je n'en ai pas ; l'argent qu'on tient en dépôt n'est pas , j'imagine , à notre disposition.

D U R A N D.

Bah ! bah ! quand on doit on commence par payer , on prend ensuite où l'on peut.

C H R I S T O P H E.

Votre morale est assez commode.

D U R A N D.

Je ne connais qu'une chose sacrée dans le monde , c'est d'acquitter ses dettes.

C H R I S T O P H E.

J'en connais une plus sacrée , moi ; c'est d'être dépositaire fidèle.

D U R A N D.

Ce sont des mots que tout cela.

C H R I S T O P H E.

AIR : Vaudeville de Barra. (de L. Jadin.)

Malheur à qui rompt l'équilibre
Des loix et de la probité !
Maintenir la probité ,
C'est le serment d'un peuple libre.

Et quand les Français réunis
Ont la république pour mère
Dépouiller un seul de ses fils , } *bis.*
C'est voler la famille entière.

D U R A N D.

Les loix ! l'honneur ! la probité ! voilà toujours le refrain des mauvais payeurs.

J A V O T T E.

Il a raison , car , en vérité , c'est dans ce moment-ci un entêtement inconcevable de ta part.

C H R I S T O P H E.

Comment ! tu veux que je fasse usage d'une somme d'argent que j'ai trouvée ! Est-ce qu'elle m'appartient ? Quelles sont les recherches que j'ai faites pour en découvrir le propriétaire ?

D U R A N D.

Comment dis-tu , mon ami ?

C H R I S T O P H E.

Que j'avais prêté hier ma voiture à un de mes camarades , et qu'aujourd'hui en la visitant pour voir si rien n'y manquait , j'ai trouvé dedans un porte-feuille.

D U R A N D.

Avait-il fait , ce matin , usage de ta voiture ton camarade ?

C H R I S T O P H E.

Quand il me l'a remise , il arrivait de faire une course à la barrière Blanche , d'où , m'a-t-il dit , il avait ramené un vieux coquin qui l'avait fort mal payé .

D U R A N D , à part.

C'est moi-même. (*Haut.*) Et le porte-feuille n'est-il pas de maroquin rouge ?

C H R I S T O P H E.

Oui.

DURAND.

A filet doré ?

CHRISTOPHE.

Précisément.

DURAND.

Double en bleu ?

CHRISTOPHE.

Tout juste.

DURAND.

Contenant plus de douze cent livres en assignats ?

CHRISTOPHE.

Vous donnez son signalement comme si vous le connaissiez.

DURAND.

C'est que c'est précisément le porte-feuille que j'ai perdu.

CHRISTOPHE.

Vous !

DURAND.

Oui , mon ami , cet argent que tu as trouvé m'appartient.

CHRISTOPHE.

Eh bien ! me conseillez-vous encore d'en faire usage pour vous payer ?

DURAND.

Non pas , non pas. L'honneur , la probité ; c'est une belle chose que la probité.

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.* (de Cambini.)

Des loix et de la probité

Malheur à qui rompt l'équilibre !

Maintenir la propriété,

C'est le devoir d'un homme libre.

Aussi je conçois aujourd'hui ,
Pourquoi jadis , sous les despotes ,
Ceux qui prenaient le bien d'autrui
N'étaient pas sans-culottes.

CHRISTOPHE.

Javotte , va dire à ta mère de redescendre ce qu'elle
vient de porter là-haut.

JAVOTTE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

CHRISTOPHE, DURAND.

DURAND.

Qu'ELLE se dépêche , je t'en prie , car je suis pressé.

CHRISTOPHE.

Vous avez raison , j'aurai plutôt fait d'y aller moi-même ; attendez-moi là , je suis à vous dans l'instant.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

DURAND, *seul.*

Mon cher argent va donc me revenir ! oui..... mais
il est bien malheureux pour moi que ce soit Christophe
qui l'ait trouvé..... outre la récompense indispensable,
il va falloir lui accorder un tems infini pour acquitter
ce qu'il me doit , c'est désagréable..... Parbleu ! il me
vient

vient une idée.... excellent moyen, ma foi, pour ne rien donner au mari, et me venger des rigueurs de la femme. Me venger ! il y a mieux.... En éloignant le mari, mon amour aura ses coudees franches, et le succès de mes feux est presqu'infailible ; ma foi, je suis plus heureux que je ne croyais.

AIR : *Du vaudeville des dettes.* (de Champein.)

L'amour nous ravit bien souvent
Et notre espoir et notre argent,
C'est ce qui nous désole. (bis.)
Mais le frippon me rend ce soir
Et mon argent et mon espoir,
C'est qui me console. (bis.)

SCENE XIII.

DURAND, CHRISTOPHE, JAVOTTE,
NICOLE.

CHRISTOPHE, lui présentant le porte-feuille.

CITOYEN, voilà votre porte-feuille.

NICOLE.

Vous n'etes pas malheureux qu'il soit tombé entre nos mains.

DURAND.

Avec de braves et honnêtes gens, il n'y a jamais rien à perdre.... Le porte-feuille est bien exactement dans l'état où tu l'as trouvé ?

NICOLE.

Voilà une plaisante question !

J A V O T T E.

Comment ! vous croiriez mon mari capable !...

D U R A N D.

Fi donc ! fi donc ! je le connais et l'estime trop pour cela.... Les treize cent livres y sont fidèlement , n'est-ce pas ?

C H R I S T O P H E.

Comment , treize cent livres ! vous nous avez dit tout à l'heure , qu'il n'y avait qu'un peu plus de douze cents.

D U R A N D.

Mais j'imagine que treize cents livres sont un peu plus de douze cents.

C H R I S T O P H E.

Ah ! ça , citoyen Durand , je n'aime pas ces plaisanteries là , je vous en préviens.

D U R A N D.

Qu'appelles-tu des plaisanteries ? Il ne me sera pas permis de réclamer ce qui m'appartient ?

C H R I S T O P H E.

Si c'est pour vous dispenser de la reconnaissance que vous me cherchez querelle , épargnez-vous cette peine ; un honnête homme n'exige rien pour avoir fait son devoir.

D U R A N D.

Tout cela est bel et bon ; mais rends-moi sur le champ ce qui me manque , ou je vais chercher un commissaire.

J A V O T T E.

Ah ! citoyen , ne le perdez pas !...

N I C O L E.

Citoyen , nous pouvons vous jurer....

C H R I S T O P H E , *les retenant.*

Quoi ! quoi ! vous le priez ! fi donc ! vous feriez
supposer que je puis être coupable.

J A V O T T E.

Ah ! mon ami , crains la calomnie.

C H R I S T O P H E.

Qu'il fasse tout ce qu'il voudra , je ne le crains pas.

D U R A N D.

Ah ! tu dis que tu ne me crains pas !

C H R I S T O P H E.

Du tout , en vérité.

Air : *Vaudeville de l'Officier de Fortune.* (du C. Bruni.

Le tems n'est plus où la vengeance
Payait les faux accusateurs ;
Le tems n'est plus où l'innocence
Tremblait devant les oppresseurs.
Quand la vertu , par sa victoire ,
Rend ici le vice impuissant ;
Un honnête homme se fait gloire
D'être accusé par un méchant. } *bis.*

D U R A N D.

Eh bien , mon ami , dans un moment tu vas avoir de
mes nouvelles.

(Il sort.)

SCENE XIV.

NICOLE , CHRISTOPHE ,
JAVOTTE.

JAVOTTE.

AH ! mon dieu , mon ami , le malheureux va nous
perdre !

NICOLE.

Il est capable de tout.

CHRISTOPHE.

Comment ! vous avez peur ! laissez donc , il n'est
pas dangereux.

NICOLE.

N'ayant pas d'autre moyen de se venger de toi , il
va faire l'impossible pour réussir.

CHRISTOPHE.

Se venger de moi ! Qu'est-ce que je lui ai donc fait !

NICOLE.

Ecoute , Christophe , il n'est plus tems de rien
cacher.... Tu sauras donc que ce Durand qui t'accuse
est amoureux de ta femme.

CHRISTOPHE.

Amoureux de ma femme !

NICOLE

Amoureux , très-amoureux !.... Au surplus cette lettre
t'en dira plus que je ne pourrais t'en dire.

CHRISTOPHE, *prenant la lettre.*

Voyons.

JAVOTTE.

Vous m'aviez cependant promis de ne lui en jamais parler.

NICOLE.

Il n'y a plus maintenant de ménagemens à garder !

CHRISTOPHE.

Ah ! le citoyen Durand est amoureux de ma femme !...
Eh bien, tant mieux.

JAVOTTE.

Comment, tant mieux ?

CHRISTOPHE.

Oui, tant mieux ; ce n'est donc pas de sang froid qu'il dénonce un honnête homme. Maintenant que je vois qu'une passion malheureuse a dérangé sa tête, son crime paraît moins grand à mes yeux.... Mais ce qui me fâche, c'est que Javotte m'ait fait un mystère de cette intrigue ; je croyais mériter plus de confiance de sa part.

JAVOTTE.

AIR : *Vous me plaignez, ma tendre amie. (du C. Dalayrac.)*

Garde-toi bien, sur l'apparence,
Garde-toi bien de me juger ;
Une semblable confiance
N'aurait servi qu'à t'affliger.
Va, jamais, par des plaintes veines,
Je ne troublerai tes loisirs ;
Quand je puis t'épargner des peines, } *bis.*
Je me ménage des plaisirs.

CHRISTOPHE, *l'embrassant.*

Ma bonne, je n'en ai jamais douté.

JAVOTTE.

Mon ami, je t'en conjure, arrête cette affaire qui ne peut avoir que des suites fâcheuses.

NICOLE.

Faisons plutôt le sacrifice de la somme qu'il réclame, et déposons-là dans le porte-feuille, tandis qu'il en est encore tems.

CHRISTOPHE.

Y pensez-vous l'une et l'autre ? Vous voulez donc prouver qu'il a eu raison de me regarder comme un fripon ?

JAVOTTE.

Quoiqu'il puisse arriver, ne te refuses pas à nos instances.

CHRISTOPHE.

Et quand j'aurais la faiblesse de vous céder, on prendra les cinquante livres, dont nous n'avons pas le premier sou ?

JAVOTTE.

Il faut vendre.

CHRISTOPHE.

Quoi ? Il n'y a ici, grace au ciel, que les murailles.

NICOLE.

Et le surplus ne vaut pas la moitié de ce qu'il nous faut.

JAVOTTE.

C'est vrai.... Comment donc faire ?.... Ah ! (*Elle arrache un cœur d'or qu'elle porte à son col.*)

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.*

Prends ces joyaux.

NICOLE, *donnant deux anneaux.*

*Prends ces anneaux,
Ils suffiront, j'espère.*

(39)

JAVOTTE.

Pourquoi
Vous dépouiller pour moi ?

NICOLE.

Garde les tiens , ma chère.

JAVOTTE.

Ah ! sans ces frivoles objets ,
Aurais-je à ses yeux moins d'attraits !

JAVOTTE, et NICOLE.

Point de souci ,
Prends , mon ami ,
Sans nulle résistance ;
C'est moi qui dois ,
Pour cette fois ,
Avoir la préférence.

CHRISTOPHE.

Qu'à cet excès d'attachement ,
Je suis sensible en ce moment !
Qui pourrait juger franchement
Laquelle ici m'est la plus chère
Ou de ma femme ou de ma mère.

E N S E M B L E.

JAVOTTE et NICOLE.

CHRISTOPHE.

Prends, mon ami, prends ces bijoux,
Sans nulle résistance ;
Vois, combien mon cœur est jaloux
D'avoir la préférence.

Choisir en ce moment si doux
N'est pas en ma puissance ;
Je sens qu'à chacune de vous
Je dois la préférence.

SCENE XV et dernière.

Les précédens, DURAND, LE
COMMISSAIRE.

DURAND, *entrant précipitamment.*

CITOYEN, c'est par-ici.

LE COMMISSAIRE.

Comment ! c'est chez mon voisin Christophe !

DURAND.

Oui, citoyen, c'est de lui-même que j'ai à me plaindre.

LE COMMISSAIRE.

Vous m'étonnez ! De quoi s'agit-il ?

DURAND.

AIR : *Courant de la blonde à la brune.*

Ce matin , par aventure ,
Christophe même en convient ,
Il trouve dans sa voiture
De l'argent qui m'appartient ;
De le rendre je le somme ,
Et ces femmes sont témoins
Qu'on avait soustrait de la somme
Cinquante francs au moins.

DURAND.

NICOLE et JAVOTTE.

Le fait est vrai ,

Avére ,

Mais, d'honneur ,

Cette erreur

Dont pour lui

Je rougis aujourd'hui ,

N'est pas d'un honnête homme ,

Ça n'est pas vrai ,

Je le sai ,

L'imposteur ,

En erreur

Contre lui

Vous induit aujourd'hui ,

Christophe est honnête homme.

LE COMMISSAIRE.

Si vous parlez tous ensemble , ce n'est pas le moyen de nous entendre.

DURAND.

Il n'en est pas moins constant , citoyen , que j'ai laissé treize cents livres dans un fiacre ce matin ; il n'en est pas moins constant que c'est Christophe qui les a trouvés ; il n'en est pas moins constant , enfin , que dans le porte-feuille qu'on me restitue , il ne se trouve que douze cents cinquante livres.

LE COMMISSAIRE

Et c'est pour cela que vous me faites venir ici ?

DURAND.

Mais il me semble que la chose vaut bien qu'on se dérange.

LE COMMISSAIRE.

Que ne parliez-vous tout de suite ? je vous aurais mis d'accord sans me déplaire.

DURAND.

Vous croyez ?

LE COMMISSAIRE.

Vous avez perdu treize cents livres ce matin ? le porte-feuille trouvé par Christophe n'en contient que douze cents cinquante , ce ne peut pas être le vôtre ; ainsi faites de nouvelles recherches , et que Christophe garde ce qu'il a trouvé jusqu'à ce que le véritable propriétaire le réclame.

DURAND.

Mais , citoyen , je vous soutiens que c'est là mon porte-feuille ; je suis croyable , peut-être.

LE COMMISSAIRE.

C'est possible ; mais il est un fait plus croyable

encore ; c'est qu'on ne peut pas être à la fois un honnête homme et un fripon ; et que celui qui aurait soustrait cinquante livres de la somme que vous réclamez , se serait à coup sûr approprié la somme toute entière.

D U R A N D , à part.

C A N O N.

AIR : *Sans papa , sans maman , sans chandelle.*

Oh ! juste ciel ! j'ai fait de bel ouvrage !
Je me suis pris dans mes propres filets.
Oui , mais du moins souffrons avec courage ,
Dans mon malheur envain je me plaindrais.
O juste ciel ! j'ai fait de bel ouvrage !
Je me suis pris dans mes propres filets.

C H R I S T O P H E

Il est confus , je vois sur son visage
Que votre avis dérange ses projets.
Il a , vraiment , fait de fort bel ouvrage ,
Durand s'est pris dans ses propres filets.

N I C O L E , et J A V O T T E.

Il a , vraiment , fait de fort bel ouvrage ,
Durand s'est pris dans ses propres filets.

L E C O M M I S S A I R E.

Vous n'avez plus besoin de moi ; citoyens , je vous salue.

C H R I S T O P H E.

Un moment , je vous prie , citoyen ; je suis bien aise de faire en votre présence une petite restitution à la quelle je me crois , en conscience , obligé envers le citoyen Durand.

L E C O M M I S S A I R E.

Une restitution !

C H R I S T O P H E.

Cette petite lettre qu'il a écrite à ma femme , et

qui vous expliquera très-clairement pourquoi, le citoyen Durand mettait un intérêt si pressant à m'éloigner de chez moi, en m'accusant d'un fait dont il sait bien que je suis incapable.

LE COMMISSAIRE.

Voyons.

DURAND, *à part.*

Tout est découvert ! maudite lettre ! quelle école j'ai fait là !

LE COMMISSAIRE.

Comment ! vouloir enlever dans un jour à un brave homme, son honneur, sa femme, et sa liberté ! citoyen Durand, ce trait-là n'est pas très-fraternel ; qu'en pensez-vous ?

DURAND.

Que voulez-vous que je vous réponde ? je suis confondu ; l'amour m'avait tourné la tête et vous en avez vu l'effet.

LE COMMISSAIRE.

C'est bientôt dit ; mais enfin, il n'est pas moins vrai...

NICOLE.

Tenez, citoyen Commissaire, ne le grondez pas, je vous prie, il faut bien passer quelque petite chose.... à la jeunesse.

CHRISTOPHE.

Oh ! cette affaire-là sera bientôt arrangée ; il se rend justice, ainsi le plus fort est fait.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

Vous vouliez, pour servir vos feux,
Vous délivrer de ma personne.
Mon cher Durand, je vous pardonne ;
Vivons en amis tous les deux.

(44)

Tâchez d'étouffer votre flamme ;
Et reprenez en ce moment
Votre lettre et votre argent , (bis.)
Mais laissez-moi ma femme. (bis.)

D U R A N D.

Même air.

Je sens tout l'excès de mes torts ,
Et ce trait généreux m'éclaire ;
Au juste arrêt du Commissaire ,
Je me résigne sans efforts.

Ainsi, garde cette somme et qu'il me soit permis
d'y joindre la quittance de tout ce que tu me dois.

J A V O T T E.

Non pas , citoyen , mon mari ne met pas tant de
prix à remplir son devoir.

D U R A N D.

Finissant l'air.

Ah ! dans mon cœur , quoiqu'il m'en coûte ,
Si la vertu rentre aujourd'hui ,
A ce marché plus que lui (bis.)
Je gagnerai sans doute. (bis.)

V A U D E V I L L E.

LE COMMISSAIRE.

AIR : *Nouveau.* du C. Léger.

Lorsque l'on possède en partage
Et la fortune et la santé ,
Mon cher Durand , c'est à votre âge
Tout posséder , en vérité.
De Christophe , au fond de votre ame ,
Vous desiriez encor la femme ,
Malgré l'hymen qui le défend.
Voilà bien comme
L'homme
N'est jamais content.

D U R A N D.

C'est le caprice qui conseille
 Notre esprit toujours incertain ;
 Tel veut être garçon la veille,
 Qui s'engage le lendemain.
 Si sa femme est vive et badine ,
 Il voudrait que de sa voisine
 Elle eût plutôt l'air imposant.

Voilà bien comme
 L'homme
 N'est jamais content.

N I C O L E.

Qu'une femme ait de la tendresse ,
 On lui reproche son ardeur.
 Qu'elle montre de la sagesse ,
 L'amant se plaint de sa rigueur.
 La vertu n'est que prudence ,
 L'amour n'est que coquetterie ,
 Dit le censeur indifférent.

Et voilà comme
 L'homme
 N'est jamais content.

C H R I S T O P H E.

Qu'en politique on soit sévère ,
 On vous traite d'exagéré ;
 Qu'avec prudence l'on opère ,
 On passe pour un modéré.
 Tel qui , le matin , en colère ,
 Condamne celui qui tolère ,
 Le soir blâme l'intolérant.

Et voilà comme
 L'homme
 N'est jamais content.

J A V O T T E , *au Public.*

Qu'une pièce faible ou mauvaise
Donne au Public un peu d'humeur ,
L'Auteur prétend , ne vous déplaie ,
Qu'on a montré trop de rigueur.
Si vous applaudissez l'ouvrage
Il croit encor , c'est là l'usage ,
Qu'en applaudit trop faiblement ;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

F I N.

